

obligé de me lever et de laisser nettoyer mon cachot par quelque vil mercenaire. Vers les neuf heures j'entends un horrible grincement de serrures et de verrous ; c'est le valet de mon geôlier qui vient de son œil inquisiteur voir si je suis encore en sa possession ; il borne presque toujours sa conversation à ces mots qu'il prononce d'une voix rauque et infernale : *Que desirez-vous avoir pour déjeuner ?* A quoi, armé du plus profond mépris pour tout ce qui me vient de mes persécuteurs je répons : *Peu m'importe ; tout ce qu'il vous plaira !* Et peu d'instant après je vois arriver un cuisinier à la mine rébarbative ; il dépose sur ma table et avec un sourire satanique quelques mets indifférents ; du thé qui est presque toujours trop sucré, quelques tranches beefsteak encore saignants ; des patates américaines et des rôties beurrées d'un seul côté. Dès que j'ai assouvi ma faim on enlève les restes de mon repas ; après quoi par un raffinement de cruauté l'on m'apporte tous les journaux qui s'entretiennent de moi ; tout cela sans doute afin de me faire souffrir mille morts par la lecture des conjectures contradictoires auxquelles se livrent leurs écrivains. L'un assure qu'il ne me sera rien fait ; que je serai simplement jugé puis remis aux autorités anglaises ; l'autre qu'on se propose de me faire échapper clandestinement ; celui-ci qu'il faut me pendre si je suis coupable ; celui-là que coupable ou non il faut me relâcher. Vous sentez bien que vivre ainsi entre la vie et la corde ce n'est pas vivre, aussi je ne vis pas.

La matinée se passe ainsi à parcourir des yeux les idées de chacun des milliers d'écrivains qui se permettent d'exprimer leur façon de penser sur le sort qui devrait m'attendre selon eux. Dès que midi, arrive le gardien chargé de me faire manger m'apporte quelque nourriture grossière qu'il ose appeler encore une collation ; ce sont ordinairement quelques morceaux, de viandes froides, des biscuits sans sel, quelques verres d'un vin peut-être falsifié et qui imite de la manière la plus perfide les vins que nous buvons en Angleterre ; mais je n'ai pas le tems d'en jouir car c'est l'heure des visites. De toutes les parties de l'Amérique on vient me voir comme une bête curieuse ; ou me regarde dans ce village comme le lion.... enchaîné. Oh ! monsieur c'est surtout en ce moment que je sens tout ce que ma position a d'affreux. C'est alors que je vois sur tous les visages les sentiments divers que j'inspire. L'un ouvre de grands yeux hébétés et témoigne sa surprise de ne pas voir en moi comme il s'y attendait un ours, un tigre, une hyène altérée de sang. L'autre s'en va en secouant la tête d'une manière significative. Celui-ci me considère en souriant comme pour dire : c'est bien la peine de faire tant de bruit pour si peu de chose. Celui-là me regarde avec compassion et s'efforce de me donner quelques paroles d'encouragement. Mais je sais bien que rien autre chose qu'un miracle ne saurait me sauver. Les barbares qui me tiennent en leur pouvoir me font assez sentir toute leur haine par le traitement qu'il me font essayer chaque jour, pour que je n'aie plus à m'aveugler par de trompeuses espérances. Je suis destiné à une mort affreuse. Je le sens à l'abattement qui s'empare de moi dès que je songe à ma situation.

Mais j'écarte ces inutiles digressions pour revenir à la description que j'avais commencée. Vers les cinq heures de l'après-midi, dès que les curieux se sont retirés et que je suis encore une fois abandonné à ma sollicitude, je ne tarde pas à voir mes ennemis persister à soutenir mon existence malheureuse pour jouir sans doute plus long-tems de mon supplice. Ils apportent donc mon dîner qui consiste en des aliments un peu plus substantiels, des fruits, quelques gâteaux, du café, quelques verres de liqueur, de la bière, des vins, enfin pour m'étourdir sur mes malheurs et sur mes privations, le geôlier vient m'aider à confectionner, puis à dépêcher